

DISCOURS DE RÉCEPTION  
DE  
M. JEAN ROSTAND  
*A L'ACADÉMIE FRANÇAISE*  
ET RÉPONSE DE  
M. JULES ROMAINS

*nrf*

GALLIMARD







DISCOURS DE RÉCEPTION  
DE  
M. JEAN ROSTAND  
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Jean Rostand, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Edouard Herriot, y est venu prendre séance le jeudi 12 novembre 1959 et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

Parmi ceux qui connaissent l'insigne honneur d'être admis en votre Compagnie, il en est qui, plus que d'autres, ont sujet d'éprouver tout de bon le sentiment d'humilité que la règle veut qu'on vous témoigne au moment que, pour la première fois, l'on paraît devant vous.

Pour moi, qui me suis essayé à la fois dans les sciences et dans les lettres, je ne saurais, sous quelque aspect que je m'envisage, échapper à la conviction de mon insuffisance. Puis-je oublier — moraliste aride et occasionnel — la distance qui me sépare de tant de véritables écrivains, maîtres incontestés du vers ou de la prose, auxquels je me trouve soudainement agrégé par la faveur de votre choix ? Et si, tâchant à me rassurer, je tourne le regard vers

les représentants des disciplines positives, ce n'est que pour me décontenancer davantage, car j'aperçois d'inégalables savants, souverains de l'exact, créateurs de méthodes ou bâtisseurs d'hypothèses, des hommes de génie enfin qui accèdent à ces hautes sphères où la physique dialogue avec la philosophie, et où l'esprit, arrivé au bout des choses, ne sait plus qu'y mirer son propre secret.

S'il m'est permis de m'interroger sur les motifs de votre indulgence, j'en veux trouver le principal dans l'intérêt qu'il vous plut de témoigner, par-delà ma chétive personne, à la science non pareille dont j'ai fait mon étude. Opérant avec un pouvoir sans cesse élargi sur les phénomènes de la vie — dont elle sait si peu — la biologie s'entend à jouer, pour ainsi parler, avec le feu de l'inconnu. Son prestige est fait de la précision de ses réussites et du fond de mystère sur quoi elles se détachent. En tous les lieux qui lui sont consacrés, flotte l'ombre du vieux docteur Faust, et son renom d'honnête sorcellerie est de force à transfigurer le moindre de ses desservants.

Puis-je ne point évoquer, au seuil de mon



remerciement, mes premiers souvenirs académiques ? Il y a plus de cinquante-six ans, le 4 juin 1903 précisément, un petit garçon à longues boucles voyait son jeune père occuper la même place où je me trouve à cette heure. L'étrangeté du spectacle ne laissait pas de le déconcerter : ce vêtement singulier, et la voix familière qui s'élevait avec force en prenant des inflexions insolites, et le silence recueilli de l'auditoire, que coupait, par intervalles — très souvent, je dois le dire — un fracas de mains que jamais encore l'enfant n'avait entendu... Tout cela s'est imprimé en moi, et la mémoire m'en est d'autant plus fidèle que je n'assistai, depuis lors, à aucune cérémonie de ce genre. C'est donc tout directement, sans interposition d'image parasite, que je renoue aujourd'hui avec ce jour lointain : peut-être en ai-je dit suffisamment, Messieurs, pour vous faire deviner ce que, la magie de l'enfance aidant, la piété filiale peut ajouter à l'émotion d'être reçu à l'Académie française.

Mais il est temps d'en venir à l'homme irremplaçable à qui, grâce à vous, je succède.

Un grand artisan de l'acte, du verbe et de

l'écrit ; un grand homme d'Etat qui fut aussi un grand administrateur ; un grand démocrate qui fut un prince de l'esprit ; un grand humaniste qui sut maintenir la liaison entre les délicatesses de l'élite et les exigences du nombre ; un grand parlementaire dont le seul nom, signe de droiture et de culture, suffisait à dissiper les bouffées d'antiparlementarisme qui naguère montaient à la tête des plus sûrs républicains ; un grand idéaliste, mais qui en usait virilement avec la réalité ; un homme qui jeta du lustre sur la politique, mais à qui ses talents eussent permis de s'illustrer hors d'elle ; un homme qui voulut construire sans jamais détruire, unir sans jamais diviser ; un homme qui fut un chef de parti sans être un partisan ; un homme qui servit tout à la fois une ville, son pays, la liberté ; un homme dont la parole, habile et puissante, a parfois donné forme aux souhaits de la Patrie ; un homme dont il n'est pas excessif de dire que, s'il n'eût pas existé, la République française n'eût pas eu tout à fait le même visage : tel fut, Messieurs, le personnage considérable qu'il m'échoit de célébrer devant vous.

Edouard Herriot naquit à Troyes, le 5 juillet 1872, d'une famille modeste. Un père, tendrement aimé, fut son premier éducateur, et, dans la formation de son esprit, une large part revient à cet officier de zouaves un peu poète qui, au cours de ses campagnes italiennes, recherchait les ruines de la villa où Catulle écrivait des vers pour Lesbie.

Le petit Edouard apprit le latin en même temps que le français, et c'est à quoi, sans doute, il dut, lycéen de quinze ans, la chance d'expliquer si aisément un texte de Cicéron devant M. l'Inspecteur général qu'une bourse lui fut offerte, séance tenante, pour le Collège Sainte-Barbe, afin qu'il y préparât le concours de l'Ecole normale supérieure. Chez les Herriot, on ignorait jusqu'à l'existence de cette grande maison, mais l'on se renseigna dans le dictionnaire Larousse, au Cercle des Officiers, et décision fut bientôt prise d'envoyer l'adolescent à Paris.

Admis à Normale dans la section des Lettres, Edouard Herriot y reçoit la leçon de maîtres éminents, et aussi il y rencontre un immense souvenir, celui qu'avait laissé Pasteur.

Durant ces années d'apprentissage, il se distingue par l'agilité d'une intelligence qui, tout en se plaisant à son propre jeu, ne s'en veut point satisfaire et ambitionne les solides apports de l'application et de la méthode.

Au sortir de l'Ecole, il semble promis à la sûre et calme ascension universitaire ; ses débuts de professeur sont heureux, de sa carrière future ils présagent l'éclat. Mais voici qu'en février 1898, dans une France toute enfiévrée par l'une des plus rudes querelles qui ait troublé son histoire, retentit la grande voix qui va mettre les consciences en demeure. Zola « accuse », et si péremptoire est son accent qu'on ne pourra plus, désormais, rester neutre dans l'Affaire : il faut se joindre à l'accusateur, ou à ceux qui veulent étouffer son cri.

Hésitant jusque-là, Herriot — qui enseigne dans un lycée de Lyon — prend parti pour Dreyfus ; il s'inscrit à la Ligue des Droits de l'Homme. Devant des auditoires populaires, il défendra la noble cause de l'innocence aux prises avec la Raison d'Etat ; il connaîtra la chaude sensation d'émouvoir, de persuader, de communier avec une foule. Ainsi éprouve-t-il





*nrf*